

« qui sont assis contre terre comme des singes, car nous nous
 « placions sur des buches qui étaient nos sièges ordinaires.
 « Nous n'avions point d'autre serviette pour essuyer les mains
 « que les feuilles de blé-d'inde. Nous ne mangions pas de pain
 « et la viande était si rare que nous avons passé souvent des
 « six semaines et des deux mois entiers sans en manger, si non
 « quelques petites portions de chien, d'ours ou de renard. No-
 « tre nourriture ordinaire était la sagamité. Notre boisson ordi-
 « naire était l'eau du ruisseau qui coulait aux pieds de notre
 « maison. Si dans le temps que les arbres étaient en sève
 « quelques-uns de nous se trouvaient indisposés ou ressentaient
 « quelque débilité de cœur, nous faisons une fente dans l'é-
 « corce d'une érable qui distillait une eau sucrée qu'on amas-
 « sait avec un plat d'écorce et qu'on buvait comme un remède
 « souverain, quoiqu'à la vérité ses effets n'en fussent pas bien
 « considérables. Au défaut de vin que nous avions apporté de
 « Kebec dans un petit baril de 12 pots, nous en fîmes d'autre
 « des raisins Sauvages, qui fut très bon. Un mortier de bois et
 « une des serviettes de notre chapelle nous servaient de pres-
 « soir. La cuve fut un seau d'écorce... Les chandelles n'étaient
 « que des petits cornets d'écorce de bouleau, qui étaient de
 « fort peu de durée, et nous étions obligés d'écrire et de lire
 « à la clarté du feu. »

Un des plus glorieux éloges qu'on puisse faire aujourd'hui de l'ouvrage du F. Sagard, c'est de dire qu'il est devenu une de ces curiosités bibliographiques, pour lesquelles un bibliomane ne compte pas ses sacrifices : (1) et ce n'est pas sans raisons. Tous ceux en effet qui cherchent dans l'histoire autre chose que les récits fabuleux de nos romanciers historiques, ou les tableaux de cabinet de nos touristes modernes, trouvent toujours de préférence puiser à de pareilles sources. Quoiqu'en dise Charlevoix, l'œil observateur de ce célèbre religieux a laissé peu de chose à recueillir sur l'histoire des Hurons, à ceux qui l'ont suivi : ils ont pu compléter le tableau, mais le cadre était tracé. Il a décrit en détail, en semant son récit d'anecdotes curieuses ou d'épisodes piquants, leur vie politique et civile, leurs mœurs domestiques et privées.

Le mérite de ces hommes apostoliques que le motif seul de la religion lançait ainsi au milieu des nations sauvages du nouveau monde, ne tarda pas à être apprécié de ces natu- res, qui bien que grossières, n'avaient pas perdu tout sentiment moral. Le sauvage sut bien distinguer entre le missionnaire, qui venait lui parler du maître de la vie, et l'agent des compagnies de marchands, qui se répandait au loin pour faire la traite avec plus d'avantage. L'homme apostolique ne l'entretenait que du Dieu qu'il ignorait, et de son âme à laquelle il ne pensait pas ; le traiteur, (car c'est le nom que l'homme du commerce avait reçu) ne lui parlait que pelleteries. L'un avait le dévouement désintéressé du zèle des âmes ; l'autre la cupidité d'un intérêt tout matériel : mais ce qui frappait davantage le sauvage, c'est qu'il trouvait dans celui-là la vertu portée jusqu'à l'héroïsme, et le plus souvent il rencontrait dans celui-ci un hideux assemblage de fourberie, d'avarice et de dégradante immoralité. A la honte du christianisme, quelques uns se montraient même plus dissolus que les sauvages. (2)

Aussi recevaient-ils les uns et les autres, des témoignages de confiance bien différents. Dans les premiers temps de la colonie, les Sauvages se montraient toujours difficiles, pour introduire les traiteurs dans l'intérieur de leur pays ou dans des contrées nouvelles : ils avaient prévu que l'insatiable avidité de ces marchands leur deviendrait fatale, et qu'ils perdraient eux-mêmes le monopole du commerce qu'ils avaient seuls entretenu jusque-là ; mais loin de contrarier les projets d'excursions lointaines du missionnaire, ils allaient quelque fois au devant de ses désirs.

(1) Un exemplaire du *Voyage des Hurons* du F. Sagard, 1 vol. in 8, a été payé 15 liv. ster., à la vente Stanley, et 18 liv. et 18 c. à Bland-fort. L'année dernière, il s'est encore vendu en France £8 6 8.

(2) *Grand voyage des Hurons* par le F. Sagard, p. 159 et 177. — *Voyage de Champlain*.

Les Nipissiriens (Nipissings), nation éminemment voyageuse, s'étaient offerts au F. Sagard pour le conduire dans les vastes régions de l'ouest, où se trouvaient, disaient-ils, des nations nombreuses. Le projet seul de cette expédition, que le départ précipité de ce Religieux, ne lui permit pas de réaliser, lui fait honneur. Son raisonnement semblable à celui de Christophe Colomb, montre toute la justesse de ses appréciations, et peut être regardé comme un premier pas vers les découvertes qui devaient s'opérer plus tard. Ces nations de l'Ouest, écrit Sagard, « doivent habiter près de la mer de la Chine, qui doit borner ce pays vers l'Occident, comme il est borné à l'Est par l'Océan. » C'était tracer la route à ses successeurs.

L'influence des trois bons religieux Récollets, seuls Missionnaires alors chez les Hurons, se révéla surtout dans deux graves circonstances.

Un jeune étourdi, en venant visiter avec plusieurs autres, les Missionnaires dans leur cabane, eut la hardiesse, on ne sait par quel motif, de s'armer de son casse-tête, et de se mettre en mesure de donner la mort au P. Joseph. On arrêta le bras du meurtrier, mais l'injure était publique, et les Missionnaires qui savaient de quelle importance il était pour leur caractère, de ne pas la laisser impunie, demandèrent justice en se conformant aux usages de nation. Ils adressèrent leur plainte au grand Capitaine du village, et lui dirent d'assembler le conseil général des anciens, pour qu'ils réparassent de pareils désordres, et les empêchassent de se renouveler.

Telle était en effet parmi eux la marche ordinaire de toutes les affaires contentieuses et politiques. Elles se traitaient dans les assemblées, composées ordinairement des anciens du vil- lage.

A l'heure ordinaire des réunions, le capitaine monta sur le toit de sa cabane, et poussant des cris bien connus, il fit en peu de temps et sans beaucoup d'appât, réunir le conseil. Les plaignants furent introduits dans cette nombreuse assemblée où la gravité et la sagesse des délibérations auraient pu faire oublier qu'elle n'était formée que de sauvages, si la salle des séances, le costume et la tenue des membres avait favorisé l'illusion (1). Le grand capitaine les fit asseoir par honneur à ses côtés.

Après le moment de silence d'usage, pendant lequel famè- rent les Calumets, le capitaine leur dit : « Mes neveux, j'ai fait assembler ce conseil général pour qu'on répare l'injure que vous avez reçue. Faites connaître vos plaintes à ceux qui n'en ont pas entendu parler encore, et je ferai alors ma harangue. » Les missionnaires en profitèrent pour exposer le but qu'ils se proposaient, les motifs qui les amenaient dans leur pays et le désir qu'ils avaient de leur bonheur. Puisque nous ne vous voulons que du bien, dirent-ils en finissant, vous ne devez pas nous vouloir du mal.

Le capitaine alors prit la parole, pour flétrir le coupable, et exalter la bonté et les services des serviteurs de Dieu. Il termina par des excuses pour le coupable, en disant qu'il fallait le regarder comme un chien ; telle est leur injure ordinaire en pareille circonstance. Les sauvages offrirent ensuite quelques présents en dédommagement : la réparation la plus solennelle aurait été sans cela incomplète à leurs yeux.

Le second événement était d'un intérêt plus général encore. Il s'agissait d'arrêter les suites malheureuses d'une vive contesta- tion élevée entre deux nations puissantes. Près des Hurons, vers le sud, demeurait une nation nombreuse, développée sur un vaste territoire de plus de 100 lieues de long. D'un côté elle touchait aux Hurons, de l'autre elle confinait avec le pays

(1) D'après le récit des Missionnaires, les Sauvages en conseil se réunissaient autour d'un feu, dans une cabane pleine de fumée, et se tenaient accroupis par terre comme des singes. Les peintures les plus grossières et les plus bizarres couvraient leurs corps et leur tenaient lieu de vêtements. Ils virent un jour un des orateurs les plus distingués, rester couché sur le dos et les jambes croisées en l'air, pendant qu'il ré- rorait avec chaleur, et qu'il se faisait écouter avec autant d'attention que s'il eut parlé du haut d'une de nos tribunes législatives.